

Éparpillées façon puzzle

Pierre CHAMBERT-PROTAT

15 mars 2018

Bonjour à tous,

Je remercie vivement les équipes de Biblissima et de IIF de m'avoir offert la chance d'assister à cette journée, et même d'apporter ma petite pierre en vous montrant comment et pourquoi le numérique a représenté un virage dans ma formation de jeune chercheur.

À l'origine, j'ai une formation en lettres et en philosophie : une formation sur les textes, ce qu'ils disent et comment ils le disent. Au moment de mon master 1, j'ai ajouté par goût personnel une formation sur les livres dans ce qu'ils ont de concret, les écritures et les supports. À l'époque ça ne me servait à rien pour mes petits travaux universitaires, mais ça m'a permis de participer à un projet bien particulier. La bibliothèque municipale de Lyon voulait numériser ses cinquante-cinq manuscrits carolingiens et antérieurs et les mettre en ligne sur une plateforme dédiée. Il fallait décrire sommairement chacun des cinquante-cinq manuscrits et balayer la bibliographie scientifique disponible, pour constituer les métadonnées qui seraient attachées au manuscrit sur la plateforme. La plateforme a été réalisée en 2008, ce qui est une date assez haute dans l'histoire des projets de numérisation de manuscrits médiévaux latins.

Je ne suis pas resté plongé dès ce moment dans les manuscrits, mais ce premier projet m'a fait faire un premier virage : je quittais l'Antiquité et le domaine grec de mon M1, et je consacrai mon M2 à Florus de Lyon.

Dans la première moitié du xx^e siècle, on a découvert que, dans ces fameux cinquante-cinq manuscrits de Lyon, un certain nombre avaient un rapport direct avec un intellectuel lyonnais du ix^e siècle, Florus. Il y a par exemple Lyon 484, un manuscrit original d'une de ses œuvres — ce qui est déjà très rare pour une époque si reculée —, mais il y a aussi certains des manuscrits-sources qu'il avait lus et qu'il avait annotés lorsqu'il préparait cette même œuvre : Lyon 478, Lyon 603, Lyon 604, Lyon 608... À ce noyau lugduno-lyonnais, on a aussi pu rattacher d'autres manuscrits qui, aujourd'hui, ne sont plus à Lyon : à Paris, comme Paris NAL 1443 qui est passé par Cluny, ou bien Paris latin 11 641 qui a une histoire compliquée, ou encore ailleurs comme celui-ci au Vatican. On a donc conservé, en partie à Lyon et en partie dispersée, plusieurs témoins de l'activité d'un certain auteur carolingien.

Pourquoi est-ce intéressant ? Eh bien, à cause de l'effet de lentille gravitationnelle. Quand vous observez un objet situé extrêmement loin dans l'espace, il y a parfois, entre vous et cet objet, un autre objet tellement massif qu'il courbe les rayons lumineux. L'avantage, c'est que l'objet intermédiaire ne vous cache pas complètement l'objet qui est der-

rière : vous pouvez le voir. Mais l'inconvénient, comme les rayons sont déviés, c'est que cette image de l'objet distant est décalée et déformée. Si vous voulez avoir une idée non déformée de l'objet distant, vous devez analyser l'objet intermédiaire : en déterminant ses caractéristiques propres, vous pouvez déterminer la nature et l'importance des déformations qu'il imprime aux rayons lumineux, et, donc, reconstituer au moins dans une certaine mesure une image juste de l'objet distant.

Les Carolingiens sont l'objet intermédiaire de notre histoire culturelle. Leur importance est massive parce que ç'a été une période de renaissance durant laquelle on a cherché avec avidité les textes anciens, on a étudié ces textes, et on a travaillé sur eux avant de les diffuser. Et leur importance est massive parce que les documents antérieurs sont beaucoup plus rares : dans le domaine des *codices* latins, on conserve, dans le monde, à peu près autant de manuscrits du IX^e siècle que de manuscrits de tous les siècles précédents réunis. Bien souvent, quand nous lisons un texte antique, nous lisons en réalité des manuscrits médiévaux, carolingiens ou postérieurs. Il faut donc examiner comment les intellectuels carolingiens travaillaient, parce que c'est une période charnière de notre histoire culturelle, et parce que c'est la seule façon de savoir dans quelle mesure et de quelle façon la période carolingienne a occulté, décalé ou déformé l'image des textes antérieurs qu'elle nous renvoie.

Ceci dit, il n'est pas si facile d'observer l'activité des intellectuels carolingiens, car il est rare que nous ayons conservé une documentation de première main suffisamment significative. Pour la plupart des intellectuels carolingiens, on ne connaît aucun document original ; et lorsqu'on en connaît, on les compte sur les doigts de la main — d'une seule main. Dans le cas de Florus, on connaît une trentaine de manuscrits qui lui ont servi ou qu'il a produits personnellement. Par un surcroît de chance, on connaît aussi les manuscrits de Mannon de Saint-Oyen, un proche de Florus qui a beaucoup copié ses travaux de son vivant même. C'est une occasion rare, et unique à cette échelle, de se pencher par-dessus l'épaule d'un intellectuel carolingien pour le regarder travailler.

Mais autour de la personne de Florus, c'est aussi tout un milieu qu'on examine, car les manuscrits personnels de Florus n'ont pas survécu par hasard. Florus travaillait, comme nous, en bibliothèque : en l'occurrence, celle de la cathédrale de Lyon. Comme nous, il n'a pas lu tous les livres de la bibliothèque qu'il fréquentait : à sa mort, les manuscrits annotés par lui et les manuscrits produits par lui ne formaient qu'une fraction de cette bibliothèque. Et en réalité, si les manuscrits personnels de Florus se sont mieux conservés, en proportion, que ceux de ses collègues, c'est parce que sa bibliothèque s'est mieux conservée, en proportion, que la plupart des bibliothèques contemporaines. Et cette bibliothèque n'était pas fréquentée seulement par des stars, des évêques et des Florus et des Mannon, mais aussi quantité d'autres personnes qui ne nous ont pas laissé leurs noms — mais qui ont laissé leurs traces dans les manuscrits.

La bibliothèque carolingienne de Lyon est donc bien conservée, avec un noyau de manuscrits qui est resté à domicile — les cinquante-cinq numérisés en 2008 — mais une bonne partie des manuscrits ont quitté Lyon à différentes époques et pour diverses causes. Par exemple, des érudits comme Jean du Tillet sont repartis de Lyon avec leurs trouvailles sous le bras. Mais le gros événement, c'est le pillage de la bibliothèque lors des guerres de religion, au printemps 1562. Dans les décennies qui suivent cet événement, on

voit des manuscrits lyonnais déjà célèbres réapparaître miraculeusement en mains privées, comme par exemple ce Nouveau Testament bilingue unique en son genre, entre les mains de Théodore de Bèze... Les deux manuscrits que le moine célestin Jean du Bois a achetés à un protestant ont suivi leur propriétaire à Rome où ils sont encore — mais dix feuillets arrachés à l'E 26 ont pris la route de Paris. La dispersion ne passe pas seulement à travers la bibliothèque, mais la violence de l'événement passe aussi à travers les livres eux-mêmes, et jette des morceaux çà et là — cette liste de manuscrits lyonnais fragmentés entre plusieurs villes n'est pas exhaustive.

Cette situation a longtemps — toujours, en fait — entravé les recherches. Le manuscrit Lyon 604 et le codex dit Phimarconensis sont des manuscrits très anciens, uniques en leur genre, irremplaçables pour la connaissance des textes qu'ils renferment ; mais comment voulez-vous les étudier sérieusement alors qu'il faut en voir des bouts ici et des bouts là ? Un immense savant du début du XX^e siècle a donc pu dire que le dossier lyonnais ne pourrait jamais être étudié sans « une publication complète de facsimilés », c'est-à-dire des bouquins imprimés contenant les reproductions intégrales de tous les manuscrits en question. « C'est le seul moyen vraiment scientifique qu'on puisse employer », dit-il, mais en 1926 c'est un rêve inaccessible : on parle de milliers de pages reproduites par un procédé extrêmement coûteux.

Or, cette utopie, elle s'est réalisée en quelques années. Lorsque j'ai commencé ma thèse en septembre 2012, nous avions en ligne les cinquante-cinq manuscrits de Lyon d'une part, et d'autre part cinq manuscrits lyonnais. Je ne prévoyais pas l'arrivée des autres manuscrits, et *a fortiori* je n'anticipais pas ce que cela pourrait changer. J'ai commencé ma thèse avec un sujet qui était dans le prolongement de mon M2, toujours sur Florus de Lyon, puisque ça m'intéressait, et sur ses traités de théologie, puisque j'avais une formation de philosophe. Mais mon projet était celui d'une étude philologique classique : extraire un texte ancien des manuscrits qui le contiennent, étudier ce texte. Je me mis au travail dans cette direction. J'habitais en banlieue, je travaillais en bibliothèque dans le centre de Paris, j'étais un habitué de ces métros bondés où l'on ne peut rien faire, même pas tourner les pages d'un livre. C'était beaucoup de temps perdu. J'ai donc investi dans ce petit tamagochi-là : j'y téléchargerai les articles scientifiques que j'avais à lire, et je les lirais dans mes métros bondés.

Mais en cette même année universitaire 2012–2013, Biblissima a été créé, et les numérisations de manuscrits à la Bibliothèque nationale de France ont changé d'échelle. En septembre 2012 nous avions donc 5 manuscrits, par exemple celui-ci. Le cours de l'année a été ponctué par quelques nouvelles arrivées — par exemple ce manuscrit. Et puis en août et septembre 2013, quatre vagues successives ont amené beaucoup de poissons dans mes filets. Le 1^{er} août, 7 manuscrits, par exemple celui-ci, de Mannon. Après la pause estivale, rentrée en fanfare avec 9 manuscrits, parmi lesquels celui-ci. Une semaine plus tard, 7 petits nouveaux ; celui-ci non plus n'intéresse pas que moi. Et le 16 septembre, de nouveau 5 manuscrits, dont celui-ci. Le rythme s'est un peu ralenti ensuite, en partie parce que le plus gros était fait, mais les arrivées poursuivent leur petit rythme tranquille jusqu'à maintenant.

Donc, avec mon petit tamagochi flambant neuf, au lieu de me plonger dans la bibliographie scientifique, je me suis plongé dans... les manuscrits. Je les téléchargeais en PDF

et je les parcourais en long, en large et en travers, spécialement pendant mes longs trajets en métro, dans des files d'attente, etc. Et en voyant les manuscrits de Paris, je retrouvais des choses que j'avais vues dans les manuscrits de Lyon, ou des choses que j'avais vues sans y prêter attention, ou des choses que je n'avais pas vues. Il y avait tellement de choses à voir et tellement de recoupements à faire que, rapidement, il m'a fallu non seulement examiner les manuscrits, mais aussi les annoter moi-même, pour relever les traces et les phénomènes que j'observais. J'ai trouvé une petite application capable de faire ça, et je me suis mis à passer furieusement les manuscrits de Florus au marqueur fluo.

Le travail sur les manuscrits prend alors une autre dimension. Vous pouvez surligner des détails qui vous intéressent pour en établir un relevé et les comparer à des détails d'autres manuscrits. Évaluer l'importance d'un lecteur dans un manuscrit, ou l'importance d'un manuscrit pour un lecteur. Faire des renvois à la va-vite, d'un manuscrit à l'autre... ou bien porter des références précises pour ne pas devoir vous reporter sans cesse à des tables de concordance.

La philologie a longtemps consisté à sortir les textes des manuscrits. C'est normal et c'est ce qu'il faut faire pour les textes, car un manuscrit d'un texte ne peut se suffire à lui-même. Mais les manuscrits ne contiennent pas que des textes, ils contiennent toute une vie concrète que la transcription, l'édition, sont impuissantes à rendre. Les microfilms n'avaient pas la couleur, ni la maniabilité des numérisations.

Les numérisations, elles, permettent de travailler presque *in situ*. Elles permettent de consacrer à un manuscrit le temps que son analyse requiert, même s'il est conservé dans une ville où on n'habite pas. Elles permettent de voir le manuscrit, mais surtout de le revoir et de le re-revoir. Rien que pour préparer ces diaporamas, j'ai rouvert des dizaines de manuscrits, à la volée, en quelques heures, sur mon petit ordinateur, sans bouger de ma chaise — et j'aurais pu aussi bien le faire à la terrasse d'un café. Évidemment les numérisations ne remplaceront jamais l'examen autoptique de l'original, mais elles permettent de préparer un examen autoptique en amont infiniment mieux que jamais par le passé, et cela change les questions que l'on pose au manuscrit lorsqu'on l'a enfin devant soi pour de vrai.

Et puis, si la matérialité de l'original présente des caractéristiques irréductibles et irréproductibles, les numérisations permettent aussi de faire des choses qu'on ne pourra jamais faire sur l'original : l'annoter, effacer les notes, et l'annoter encore ; remettre en ordre des cahiers désordonnés ; réunir des fragments dispersés. Lors de l'étude, elles permettent presque toujours de vérifier presque tout, plutôt que de s'en remettre à sa mémoire ou à une description sommaire publiée il y a un siècle ; et lors de l'explication, elles permettent comme jamais auparavant l'exercice de la preuve. Les numérisations, c'est travailler sur les manuscrits sans jamais plus perdre les manuscrits des yeux. Des projets comme Bibliissima, qui commencent par la numérisation mais qui vont beaucoup plus loin avec la production et la mise en relation des métadonnées, permettent de faire la même science que nous faisons avant, mais de manière à la fois plus complète, plus précise et plus rapide — et ils permettent aussi de faire des études qui étaient jusqu'ici impossibles pour des raisons logistiques et matérielles. Vous nous faites redécouvrir la vie culturelle au Moyen Âge.